



# Y

comme  
yen, dollar, euro  
langue et monnaie

*Entretien avec Jean-Claude Trichet*

*Bernard Cerquiglini : Monsieur le gouverneur de la Banque de France, les linguistes ont l'habitude de dire qu'une langue est formée de signes que l'on échange, les grammairiens parlent souvent du trésor des mots, les historiens de la langue disent qu'il arrive que les mots se dévaluent, perdent leur sens comme une monnaie usée. La comparaison entre une langue et une monnaie est constante chez les poètes et chez les grammairiens.*

*L'Europe se construit en particulier grâce à une monnaie commune. D'où ma question : pensez-vous qu'il faille une langue commune pour l'Europe ?*

*Jean-Claude Trichet : Je suis séduit par votre comparaison entre les mots, la langue et la monnaie. On pourrait évoquer encore d'autres emprunts sémantiques, par exemple le « commerce des esprits ». On pourrait aussi se référer à la genèse de l'écriture, qui procède des jetons sumériens des administrateurs de la Mésopotamie : ils avaient besoin d'enregistrements comptables et monétaires. Ce sont ces jetons, imprimés ensuite dans les tablettes d'argile, qui ont donné naissance aux premiers pictogrammes, puis aux idéogrammes. La dialectique entre la comptabilité, le commerce, les échanges moné-*

taires et la langue écrite est donc à la fois profonde et subtile...

Naturellement, il nous faut fonder aujourd'hui la relation linguistique sur ce qu'on appelle, dans le jargon bruxellois, le principe de subsidiarité. L'Europe est riche de ses multiples cultures qui sont parmi les plus brillantes du monde. L'Europe est fière de ses différentes cultures. C'est cela d'ailleurs qui fait probablement la différence entre l'Europe et d'autres grands ensembles qui se sont constitués. Il est hors de question de perdre cette diversité. Donc, monnaie unique, oui ; langue unique, non.

B. Cerquiglini : *Cette monnaie unique s'appelle l'Euro. « Euro » est un préfixe productif de la langue française depuis longtemps : euro-communisme il y a une vingtaine d'années, puis euro-grève, euro-défense... On produit tous les jours des mots préfixés par « euro », et c'est une bonne chose. Mais voilà que « euro » devient aussi un nom commun. J'aimerais votre sentiment sur ce nom, en tant qu'ami de la langue française et pas seulement en tant que gouverneur de la Banque de France. Ce mot est-il bien formé, vous satisfait-il ?*

J.-C. Trichet : Je crois que « euro » est avant tout un mot qui a fait l'objet d'un consensus entre les différents Européens, après avoir été comparé à d'autres mots possibles, après avoir été testé par l'ensemble des décideurs qui, en l'occurrence, n'étaient pas les gouverneurs de Banques centrales mais les chefs d'État et de gouvernement.

« Euro » n'était pas notre premier choix. Tout le monde sait d'ailleurs que, pour ce qui concerne la France, le premier choix était « écu », qui présentait l'avantage de se référer à une ancienne dénomination monétaire française, et d'être bref. Mais, en définitive, je crois que « euro » est un très bon choix qui a été ratifié par toutes les cultures européennes.

B. Cerquiglini : *Et pour le centime, alors, que faut-il dire ? « Cent » ne serait pas très heureux...*

J.-C. Trichet : Pour le centime, il me semble qu'il faut bien prononcer « centime » lorsqu'on écrit « cent », en abréviation en quelque sorte. Je crois que l'esprit de la langue, c'est de dire « centime ».

B. Cerquiglini : *Et non pas « cent » ?*

J.-C. Trichet : Non, parce que « cent », c'est un autre mot en français. Il faut vraiment dire centime, non seulement par respect pour la langue mais par souci de clarté, et donc considérer que « cent » sur les pièces signifie tout simplement l'abréviation de « centime ».

B. Cerquiglini : *Pour revenir à l'Europe, réalité pluri-lingue, comment pensez-vous que l'on puisse maintenir une Europe riche de toutes ces cultures et de toutes ces langues ? Il y a, très exactement, 55 couples de langues officielles, puisqu'il y a au total 11 langues différentes au sein de l'Europe des 15 : on traduit du grec en finlandais, du portugais en allemand... Avec l'élargissement de l'Union, ce nombre va croître considérablement dans les prochaines années.*

J.-C. Trichet : On a, comme je le disais, la chance d'avoir de très grandes langues et cela correspond bien entendu à la richesse historique de l'Europe qui est une richesse à la fois culturelle, économique, financière et monétaire.

Si l'on prend le concept des villes-monde auxquelles Fernand Braudel a donné beaucoup de lustre, on ne peut pas manquer d'être frappé par le fait que pratiquement tous les pays européens, en tout cas tous ceux qui composent actuellement l'Europe, ont été, à un certain moment de leur histoire, « capitale du monde » : Athènes a été la capitale

du monde, Rome a été la capitale du monde, inutile de le dire, mais aussi Madrid comme Lisbonne, Anvers comme Amsterdam, Vienne, Berlin, Paris, Londres, etc. Bref, la richesse européenne est extraordinaire. Je disais un jour à un ami américain que la grande différence entre les États-Unis et l'Europe est précisément que la capitale de chacun des pays membres de l'Union européenne, à un moment ou à un autre, au cours des 2 000 dernières années, a été en même temps une ville à influence réellement mondiale. C'est prodigieux comme fonds historique et comme richesse. Et, bien entendu, il est très important que les langues de ces pays continuent d'exister. Personnellement, je souhaite que chaque Européen puisse parler couramment trois langues. Je crois que c'est parfaitement possible, un certain nombre de pays nous montre que cela peut très bien s'organiser : la Suisse en est un exemple. Et je crois que si, dans toute l'Europe, les enfants et les élèves, apprennent à parler trois langues – ce qui ne signifie pas nécessairement posséder parfaitement une littérature ancienne, mais au moins avoir une capacité d'expression – nous aurons une Europe qui sera par définition multiculturelle, multilinguistique. Cela permettra à chacun de se retrouver puisque la communication sera plus aisée. Je crois que c'est un grand projet auquel il faudrait attacher beaucoup d'attention.

B. Cerquiglioni : *Cette diversité constitue l'identité même de l'Union européenne. Alberto Moravia disait que « les langues sont la merveille de l'Europe ». Plusieurs langues européennes sont devenues de grandes langues internationales.*

J.-C. Trichet : Oui, bien sûr. Quand on voit la diffusion mondiale que peuvent avoir les trois langues européennes que sont l'anglais, l'espagnol et le français, on couvre la presque totalité des nations du monde. Et donc, non seulement nous avons des langues qui ont une prodigieuse

richesse culturelle – ce qui est le cas de l'allemand, de l'italien, des langues scandinaves et de bien d'autres, comme naturellement le grec –, mais nous bénéficions de cette chance de voir le reste du monde parler très largement les langues européennes.

B. Cerquiglioni : *Vous êtes donc optimiste sur le destin du français en Europe ?*

J.-C. Trichet : Je suis optimiste sur le destin du français en Europe, et dans le reste du monde, tout en sachant qu'il faut s'ouvrir, ne pas se replier sur soi-même ou se refermer. Je crois que la vocation de la France, la vocation de la langue et de la culture française, c'est aussi une aspiration à l'ouverture, à l'universalité. Je suis toujours un peu gêné lorsque la présentation de notre langue est faite de manière défensive, en quelque sorte protectionniste.

Je dois vous dire que dans le domaine particulier qui est le mien, j'ai eu la grande joie de fonder, il y a de nombreuses années, le club des Banquiers centraux francophones. Nous nous réunissons tous les ans au Canada, en Afrique, au Liban, au Cambodge, à Paris, à Bruxelles ou en Suisse, et nous échangeons nos vues dans un club amical qui, comme le dit la charte de la francophonie, réunit ceux qui ont « la langue française en partage ».

B. Cerquiglioni : *L'expression est de Maurice Druon, elle est belle.*

J.-C. Trichet : Oui, je trouve qu'elle est belle et je crois que nous y adhérons volontiers. La langue est un patrimoine partagé.

B. Cerquiglioni : *Justement, nous parlons de la francophonie. Celle-ci possède-t-elle une réalité économique ? L'espace francophone constitue une culture, un patrimoine*

*mais représente-t-il aussi un marché, une puissance économique pour vous ?*

J.-C. Trichet : Je ne crois pas du tout qu'on puisse dire a priori qu'il y a l'émergence d'un ensemble économique, car nous appartenons les uns et les autres à des ensembles économiques différents. Le Canada est en Amérique du Nord ; nous appartenons à l'Union européenne ; d'autres pays sont en Afrique ou en Asie. Je ne voudrais pas multiplier les généralités, mais il est évident que ces États obéissent à des logiques économiques et financières très différentes. En revanche, je crois que nous pouvons ensemençer et enrichir les ensembles auxquels nous appartenons les uns et les autres, à partir de cette culture commune et de cette approche ouverte des problèmes qui se posent partout dans le monde.

Lorsque nous nous réunissons entre nous, entre banquiers centraux francophones, ce qui fait le prix de cette réunion, ce n'est pas d'appartenir à un ensemble économique en voie de constitution ; ce n'est pas du tout cela ! C'est que nous pouvons emprunter cette porte ouverte pour mieux comprendre l'Asie pour les uns, pour mieux comprendre l'Afrique ou le Proche-Orient pour les autres, pour mieux comprendre l'Amérique ou l'Europe. Bref, le club nous permet d'entrer dans des ensembles historiques, économiques, financiers, culturels, monétaires très différents, mais avec la même clé – clé très utile et à mon avis très efficace.

B. Cerquiglini : *Oui, c'est une clé. On sait bien qu'on voit le monde à travers sa langue maternelle. Ce sont des banquiers qui ont la même approche du monde.*

J.-C. Trichet : Pas la même approche nécessairement, mais la même méthode pour approcher le monde. En tout cas, une même manière de le décliner, de le lire ou de le

relire, bien que nous appartenions chacun à des ensembles très différents.

B. Cerquiglini : *Au fond, nous appartenons tous à de grands ensembles – l'Europe, la francophonie – et ces ensembles sont en rivalité. Vous l'avez dit, à juste titre : être européen, c'est parler, ou comprendre, plusieurs langues, dont l'anglais. Il est évident qu'il est utile de parler l'anglais, grande langue européenne et internationale. Mais cette langue a un effet de rouleau compresseur actuellement.*

*Le français au XVIII<sup>e</sup> siècle était la langue de l'Europe parce que la France avait des philosophes, des écrivains, mais aussi parce qu'elle avait des armées victorieuses. Or, les combats sont aujourd'hui économiques. L'anglais n'est pas seulement la langue d'un pays européen, c'est également la langue d'une grande puissance, l'Amérique...*

J.-C. Trichet : Je crois qu'il faut prendre le monde tel qu'il est, et le prendre de manière aussi positive et réaliste que possible. Nous sommes dans un monde dans lequel la pratique d'une autre langue, et peut-être de plusieurs autres langues, est indispensable. N'oublions pas qu'il y a un nombre de locuteurs chinois absolument considérable, il en va de même pour le nombre de locuteurs espagnols. Je crois donc qu'il faut prendre le monde comme il est, non pas imaginer en permanence que nous sommes en rivalité exacerbée avec les uns et les autres, mais au contraire se sentir heureux que plus d'une cinquantaine de pays – ce qui est énorme – partagent notre langue d'une manière ou d'une autre. Il faut tout faire naturellement pour que cet usage de la langue française soit aussi important que possible, aussi enrichissant que possible ; mais il ne faut pas oublier que le métissage culturel est fondamental et qu'un ensemble culturel qui se recroqueville perd inévitablement sa créativité. Le français doit donc se frotter aux autres cultures et aux autres langues : nous ne sommes nous-

mêmes culturellement grands, me semble-t-il, que lorsque nous sommes ouverts. Il faut donc accepter qu'il y a des différences démographiques – différences qui se sont accumulées historiquement – et ne pas le regretter ou être trop plaintifs.

Se sentir pleinement locuteur français et être à l'aise dans le monde : je crois que c'est essentiel. Le métissage est une valeur.

Il ne faut pas oublier non plus, après tout, que l'anglais lui-même est né de la fusion du français parlé par les Normands et du saxon. Je relisais récemment les *Sonnets* de Shakespeare et j'étais frappé de retomber à presque toutes les lignes sur des mots français ; la plupart des concepts abstraits en anglais viennent directement du franco-normand.

Benoît Peeters : *Les Québécois, qui depuis longtemps sont très vigilants sur cette question, disent souvent : le français ne survivra que s'il n'est pas uniquement la langue de la culture, du luxe, et de l'amour, mais qu'il est également la langue dans laquelle on peut gagner sa vie.*

*Est-ce que vous n'avez pas l'impression que sur ce terrain-là, quand même, il existe une vraie difficulté, notamment dans les très grandes entreprises qui imposent l'anglais, plutôt que le français, comme langue de travail, y compris en France ou en Belgique.*

J.-C. Trichet : Je crois une fois encore qu'il faut être réaliste et pratique. Si nous voulons que nos entreprises puissent être elles-mêmes des véhicules de notre culture et de nos valeurs, il faut prendre le monde tel qu'il est. Encore une fois, se recroqueviller me paraît être une très mauvaise option. Je ne crois pas qu'il faille se replier ; je crois au contraire qu'il faut s'ouvrir. De toute manière, ceux qui ne parlent qu'une langue se mettent en situation d'infériorité. Je ne crois pas du tout que ce soit une mauvaise chose, lorsqu'on est un francophone ardent, de parler une autre

langue et pourquoi pas l'anglais lorsque c'est nécessaire ou utile ?

B. Cerquiglini : *Je terminerai par une question personnelle. Vous avez évoqué les Sonnets de Shakespeare dont vous êtes lecteur ; je sais que vous avez un grand gout de la poésie et que vous aimez la langue française. Par ailleurs, vous exercez des fonctions éminentes au niveau monétaire. Qu'est-ce que l'amour de la langue, l'amour des mots et de la poésie vous apportent dans votre travail austère de gardien du Trésor ?*

J.-C. Trichet : Je ne suis pas absolument sûr de pouvoir faire le lien direct. Encore que, on l'a dit tout à l'heure, il existe des liens étroits entre la langue, le commerce, la monnaie. Il y a peut-être aussi un lien étroit entre la poésie et la monnaie, parce que la poésie, finalement, c'est l'assemblage des mots de manière à ce qu'ils deviennent inaltérables. Il y a une sorte d'aspiration à l'éternité de l'assemblage de mots qu'est un poème. La monnaie elle-même a été créée pour conserver la valeur et pour être immuable. Il y aurait donc un désir d'inaltérabilité qui serait une valeur commune à la poésie et à la monnaie. La comparaison entre les deux domaines s'arrête là, je crois. Et j'aurais tendance à dire que c'est pour des raisons qui me sont personnelles, que je suis intéressé par la langue et la poésie. J'ai l'impression que cela m'aide plutôt dans mon métier, mais je n'en ferais pas une recette.